



A. FILIATREAU & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

FEUILLETON du 'CANARD'

Voyages très extraordinaires

DE

Saturin Farandoul

Dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne.

DEUXIEME PARTIE

LES DEUX AMERIQUES

Le tour du monde en plus de quatre-vingts jours.

—Et on nous scalpe !!! Mes pauvres cheveux ! j'y tenais tant, moi qui n'en avais jamais distribué, que quelques mèches par-ci par-là ! ils ornent maintenant la case d'un certain Bison...

—Rouge, dit Farandoul.  
—Oui, Bison-Rouge ! Ah ça, vous savez donc tout ?

—Mon cher Passepartout, je regrette de ne pas l'avoir su plus tôt, car j'aurais pu vous rapporter votre chevelure. Continuez.

—Donc on nous détériore et on nous laisse là. Nous en profitons pour nous raccrocher à l'existence. Vous savez que si sir Philias est obstiné, j'ai voulu l'être autant que lui.

Une Indienne nous cache dans un trou de rocher, nous soigne et nous guérit ! Je conserverai toujours son souvenir dans mon cœur : c'est un ange, mon cher monsieur ! et bonne, et douce et charmante ! Elle avait un nom bien poétique, elle s'appelait la Lune-qui-se-lève !

—Sacrébleu ! Mais c'est ma femme ! s'écria Farandoul.

Passepartout se leva stupéfait.

—Pas possible ! balbutia-t-il.

—Mais là voilà ! vous ne la reconnaissez donc pas ? reprit Farandoul.

Et il alla chercher la Lune-qui-se-lève au milieu d'un groupe où elle se tenait dissimulée.

Passepartout et Philias Fogg levèrent les bras au ciel.

—Enchanté de vous revoir, milady, s'écria Philias, enchanté !

—Madame ! prononça Passepartout en s'inclinant.

—La Lune-qui-se-lève est heureuse de revoir les deux visages pâles en bonne santé, répondit la jeune Indienne ; le grand Esprit est bon, il a veillé sur eux.

Farandoul, tout songeur, se demandait pourquoi la Lune-qui-se-lève ne s'était jusqu'alors pas fait reconnaître par les voyageurs. Il se promit de l'interroger plus tard et fit signe à Passepartout de reprendre son récit.

—Nous commençons à nous ennuier dans notre trou de rocher et nous cherchions un moyen pour délivrer les dames restées au pouvoir des Apaches, lorsqu'un beau matin une fusillade assés vive nous réveilla en sursaut ; les Apaches étaient attaqués par des troupes fédérales. Nous profitons de la circonstance, nous reprenons les dames et nous nous sauvons à pied en laissant se



LES ETRENNES DU PERE LOUISON

Allons, petits drôles, agitez vos grolots, réjouissez vous et profitez de la bonté du temps : le plaisir et la gaieté ne durent pas toujours.

débrouiller Yankées et Apaches. Au premier poste américain, sir Philias achète des chariots et nous nous remettons en route. Nous avons deux jours de tranquillité. Le troisième jour, des trappeurs nous apprennent que toute la tribu des Sioux, alléchée par l'espoir de conquérir tant de femmes blanches, nous attend à une dizaine de lieues au passage de l'Arkansas. La route de l'Est nous étant coupée, nous prenons le parti de descendre au sud ; nous gagnons le Rio-del-Norte que nous descendons jusqu'à la frontière mexicaine.

Quel voyage ! Nous faisons deux lieues à peine par jour au milieu des difficultés terribles. Il nous fallait effectuer avec le plus grand soin les traces de nos trente chariots pour éviter de mettre quelques Indiens sur notre piste. A Paso-del-Norte, nous sommes admirablement reçus par les Mexicains. Vous croyez que c'est la fin de nos peines ? Pas du tout. Nous avons l'imprudence d'aller en soirée chez le général Ramon de las Aguas Calientes ; nous sommes traités avec les égards dus au malheur, mais après souper don Ramon propose à sir Philias de lui jouer quelques dames au monte. Sir Philias refuse, nous en avions pourtant bien assez pour pouvoir en risquer quelques unes ; don Ramon se fâche ; pour arranger l'affaire je propose de lui jouer. Er-

nestine. Nous commençons une partie de monte. Le général triche, sir Philias le lui fait observer poliment, mais don Ramon furieux tire son machete. Nous tirons nos revolvers ! La garnison, composée de six généraux, de quatorze colonels et de quarante soldats et officiers arrive. Comme elle refuse de mettre bas les armes, nous essayons de négocier. Don Ramon de las Aguas Calientes nous fait arrêter. Un conseil de guerre se réunit sous sa présidence et l'on nous condamne à mort. Le lendemain au point du jour nous entendons des acclamations au dehors. La garnison arrive et force les portes de notre prison. On nous porte en triomphe sans savoir pourquoi, ce n'est qu'à la fin que nous apprenons qu'une révolution, la 246e depuis 1881, vient d'éclater à Mexico.

Le général Aguas Calientes est destitué. Aussitôt remis de nos émotions, nous partons avec nos chariots pour Chihuahua. Quinze jours de marche, et il y avait déjà deux ans que nous avions quitté Londres ! A Chihuahua nous tombons au milieu d'un prononciamiento fomenté par don Ramon, notre ennemi. Nous sommes re-arrêtés. Don Ramon nous donne le choix entre la fusillade et des grades de colonels dans son corps d'armée. (Naturellement nous optons pour les grades à condition que nous

pourrions emmener les dames. Don Ramon accepte, nous voilà colonels ! Il y en avait pourtant suffisamment dans l'armée de don Ramon ! tous les soldats avaient monté d'un grade les simples soldats étaient caporaux les caporaux sergents, etc. Seuls les anciens généraux destitués étaient devenus simples soldats ! Nous formons un régiment armé de lances avec les deux cent soixante-quinze dames que nous avions alors ; notre régiment s'appelle les Picadoras de la Libertad, et nous marchons sur Mexico avec don Ramon. Deux jours après un sous-prononciamiento éclate dans l'armée, don Ramon est renversé par le général Zapatas. Don Ramon devient l'ordonnance de sir Philias. Le général Zapatas dure huit jours au bout desquels l'armée se resoulève et le remplace par don Bénédicte Tulipanos. Nous arrivons après une marche de trois mois justes sous les murs de Mexico ; l'armée du Président étant partie à notre recherche d'un autre côté, nous faisons sans coup férir notre entrée triomphale dans la capitale. Journée superbe ! l'armée défile en bon ordre sous les yeux du général Ricardo Acapulco, le successeur de Tulipanos. Nous défilons aussi ; à la vue des Picadoras de la Libertad, les Mexicains ne peuvent contenir leur enthousiasme, on nous couvre de fleurs

on nous porte en triomphe

Le peuple et l'armée font séance tenante un nouveau prononciamiento. Le colonel Philias Fogg est nommé président de la République mexicaine... Nous couchons au palais de la présidence. Au milieu de la nuit on vient me réveiller. Quelques m'écoutes me proposent de me mettre à leur tête, de renverser le président Philias et de proclamer don Juan Passepartout dictateur de l'empire des Aztèques, successeur de Montezuma... Vous me connaissez assez pour savoir que je n'hésitai pas une minute — A la bonne heure ! dit Mandibul.

—Je n'hésitai pas ! je fis arrêter don Philias et mettre les Picadoras de la Libertad sous clefs. Le Mexique vécut heureux pendant deux jours sous mon règne ; le troisième matin j'entends battre la générale sous les fenêtres du palais. Je balance un quart d'heure avant de me lever et je laisse à l'insurrection le temps de grossir ; sans ce fatal moment de paresse, je me plais à croire que je présiderais encore aux destinées du Mexique ! J'avais tant de prestige en uniforme ! mais je n'eus pas le temps de l'endosser, mon successeur entra dans ma chambre !... C'était don Ramon de las Aguas Calientes, notre premier ennemi ! Je m'attendais naturellement à retourner sur la paille humide.

Pas du tout ! Don Ramon craignait encore notre popularité. Il nous dirige tout simplement sur la Vera-Cruz avec nos dames, car j'oubliais de vous dire que son premier acte avait été de licencier les Picadoras de la Libertad. Sir Philias me pardonne mon prononciamiento et je reste à son service... A la Vera-Cruz on nous embarque sur un navire à voiles qui nous dépose après soixante-dix jours de traversée sur les côtes de l'état de Pernambuco au Brésil, nous nous dirigeons sur Rio avec trente-deux dames de plus enlevées un peu partout sur notre route. Nous mettons huit mois à traverser le Brésil, ou vingt-trois dames sauvées..., mais l'autorité brésilienne nous créant des difficultés nous nous enfonçons dans les forêts vierges. Nous traversons le Paraguay ! Enfin, nous approchons de Buenos-Ayres, où nous voyons le terme de nos maux, mais près de l'île de las Caravellas, des aventuriers célibataires, des colons, parmi lesquels un certain don Emilio guignent nos dames.

Ces messieurs, s'ennuyant dans la solitude, viennent en cérémonie nous demander quelques-unes de nos protégées en mariage ; plusieurs en désiraient épouser deux ou trois, prétendant que, vu le peu de sécurité de la pampa, il fallait se précautionner de plusieurs épouses pour être sûr d'en conserver une. Mais Philias refuse ! ils se fâchent, nous poursuivent, nous traquent et nous pourchassent jusqu'aux confins de la Patagonie !... Nous les tenons à distance autant que possible, mais ils ont des lasses et savent s'en servir... De temps en temps, quelque gaucho réussit à nous approcher, il lance son lasso dans les tas et se sauve avec sa